

raconte à Agrippa sa rencontre avec Jésus ressuscité, on voit que pour Paul, le fait de se détourner des idoles équivaut au fait d'être libéré du pouvoir de Satan (Ac 26.18). À l'inverse, le livre de l'Apocalypse représente ceux qui, en fin de compte, sont impénitents et rebelles, comme des gens qui, malgré les premières manifestations du jugement de Dieu, refusent de renoncer à leur idolâtrie : ils « ne renoncèrent pas à leurs façons d'agir; ils ne cessèrent pas d'adorer les démons ainsi que les idoles d'or, d'argent, de bronze, de pierre et de bois, bien qu'elles soient incapables de voir, d'entendre et de bouger » (Ap 9.20).

J'aimerais ajouter que Jésus lui-même, lorsqu'il a été tenté par Satan de se prosterner devant lui pour l'adorer, a reconnu l'idolâtrie inhérente à une telle tentation en employant, pour lui résister, un texte tiré du Deutéronome : « Tu adoreras le Seigneur, ton Dieu, et c'est à lui seul que tu rendras un culte », un texte qui est immédiatement suivi de : « Vous ne vous rallierez pas à d'autres dieux, ces dieux des peuples qui vous entoureront » (Dt 6.13-14; Mt 4.10). Satan n'est pas davantage qu'une créature de Dieu, quelles que soient ses origines angéliques et sa puissance spirituelle. Étant donné que la filiation divine de Jésus a déjà été établie dans le récit (Mt 3.17), le caractère totalement absurde et insolent de la proposition de Satan est donc révélé : comment imaginer que Dieu lui-même pourrait être tenté de se prosterner devant une de ses propres créatures? En même temps, puisque Matthieu considère aussi Jésus, en tant qu'homme et en tant que Messie, comme prenant l'identité et la place d'Israël et subissant, comme Israël, la tentation dans le désert, c'était quand même une affaire sérieuse de savoir si, comme Israël, il tomberait lui aussi dans l'idolâtrie des nations, en se prosternant devant le Satan qui lui-même se tient derrière les dieux des nations. Le lien est clair dans les deux sens : rendre un culte à d'autres dieux équivaut à rendre un culte à Satan et aux démons; se prosterner devant Satan équivaut à le traiter comme un dieu (ce qu'il n'est pas), et donc, à être infidèle au Dieu vivant d'Israël.

Les idoles et les dieux en tant qu'ouvrages humains

Pour revenir à l'Ancien Testament, si la description des dieux et des idoles en tant que *démons* y est rare, leur présentation en tant qu'ouvrages humains (« œuvres de leurs mains », Ap 9.20, NBS) y est courante et typique. Dans l'Ancien Testament, en effet, l'idolâtrie est dénoncée non seulement parce qu'elle est, fondamentalement, une rébellion contre le Dieu vivant, mais ensuite parce que l'objet du culte n'est même pas une créature *vivante*, mais seulement *l'ouvrage* d'une créature. Comment donc un simple objet peut-il prétendre à la divinité?

Il nous faut prendre très au sérieux ce point de vue biblique. Essayons d'illustrer la force de ce reproche en citant à ce sujet quelques textes clés de l'Ancien Testament. Régulièrement, l'expression « l'œuvre des mains d'un homme » (*ma'āšēh y'dē-ʾādām*) est employée pour désigner dédaigneusement d'autres dieux. Ézéchias, par exemple, ne trouve pas surprenant que les Assyriens soient capables de vaincre d'autres nations et de détruire leurs dieux par la même occasion. C'est en invoquant ce fait que le général assyrien Rabshaqé a cherché à persuader Ézéchias que son petit dieu YHWH ne pourrait pas non plus lui résister. Mais Ézéchias ne s'y est pas laissé prendre. Il a prié pour la délivrance, afin que le reste du monde ne s'y trompe pas non plus (une perspective missionnelle intéressante, que nous avons évoquée p. 99-101). Ainsi, dans sa prière, Ézéchias dit :

Il est vrai, ô Éternel, que les rois d'Assyrie ont exterminé les autres nations et ravagé leurs pays, et qu'ils ont jeté au feu leurs dieux, *parce que ce n'étaient pas des dieux [ou pas Dieu]*. Ils ont pu les détruire parce que ce n'étaient que des objets en bois ou en pierre fabriqués par des hommes. Mais toi, Éternel notre Dieu, sauve-nous maintenant de Sennachérib, pour que tous les royaumes de la terre sachent que toi seul, Éternel, tu es Dieu. (2 R 19.17-19, italiques ajoutées)¹²

Les psalmistes expriment aussi leur mépris de ces faux dieux.

Mais leurs idoles d'argent et d'or
sont faites par des hommes.
Elles ont une bouche mais ne peuvent parler!
Elles ont bien des yeux mais ne voient pas.
Elles ont des oreilles, mais qui n'entendent rien;
elles ont des narines mais qui ne sentent rien.
Elles ont bien des mains, mais ne peuvent toucher;
elles ont bien des pieds, mais ne peuvent marcher.
De leur gorge, jamais aucun son ne s'échappe.
Ils leur ressembleront, tous ceux qui les fabriquent,
et tous ceux qui leur font confiance. (Ps 115.4-8; cf. Ps 135.15-18)

Sans surprise, les prophètes adoptent la même rhétorique.

Il a utilisé son or et son argent
pour se fabriquer des idoles
qui causeront sa perte. [...]

12. Ce que l'historien deutéronomiste est en train de dire ici, par la bouche d'Ézéchias, fait parfaitement écho à l'opinion portée sur les idoles dans Deutéronome 4.28.

Car ton veau, il vient d'Israël, un artisan l'a fait,
il n'est pas Dieu. (Os 8.4, 6)

Et maintenant, voilà ces gens qui pèchent davantage,
faisant de leur argent des idoles fondues,
des statues ciselées avec habileté :
ouvrages d'artisans que tout cela! (Os 13.2)

À quoi sert une idole sculptée par l'artisan?
Ou une statue de métal fondu, qui n'est qu'un guide mensonger?
Car celui qui l'a faite se confie en son œuvre
pour fabriquer une idole muette :
oui, malheur à qui dit à un morceau de bois : « Réveille-toi! »,
à la pierre muette : « Allons, sors du sommeil! »
Peuvent-ils enseigner?
Voici, ils sont plaqués d'or et d'argent,
mais il n'y a en eux aucun souffle de vie. (Ha 2.18-19)

Ces exemples de raillerie cinglante ne trouvent leur équivalent en virulence rhétorique et en efficacité descriptive que dans les deux autres grands textes prophétiques qui mettent l'accent sur l'origine humaine des idoles : Jérémie 10.3-5, 9, 14 et Ésaïe 40.18-20; 44.9-20. Ces deux passages sont trop longs pour qu'on les reproduise ici, mais il faut les lire afin de sentir avec quelle force Israël s'oppose à l'idolâtrie en tant que culte voué à l'œuvre des mains des hommes.

C'est sur ce point que certains spécialistes contemporains taxent le peuple d'Israël, à cette époque-là, d'ignorance religieuse et de naïveté. On prétend que les Israélites ne considéraient les cultes païens comme rien d'autre que du fétichisme. On nous dit que les Israélites pensaient à tort que, pour les païens, les idoles en tant qu'objets physiques avaient une vie et un pouvoir en elles-mêmes. Et puisqu'il était évident que cela n'était pas le cas, les Israélites trouvaient toute cette comédie absolument risible. On nous dit que les Israélites n'ont pas su faire la distinction entre les idoles en tant qu'images taillées d'une part, et d'autre part, les dieux ou les puissances célestes que ces images étaient censées représenter dans l'esprit et dans le culte de leurs adorateurs. Le peuple d'Israël étant tenu à un culte aniconique (c'est-à-dire un culte sans images taillées), les Israélites ne pouvaient pas comprendre ni apprécier la subtilité du culte iconique qu'ils observaient autour d'eux. La véritable dynamique spirituelle et psychologique propre à l'utilisation d'idoles dans le culte échappait aux Israélites, alors ils se moquaient tout simplement de ce qu'ils étaient incapables de comprendre.

Cette supposition se trouve par exemple dans un article (par ailleurs excellent) de John Barton. Il prétend qu'à partir de l'époque d'Ésaïe,

on commence à voir les « idoles » non pas comme des représentations dénaturées de la véritable divinité, mais comme des images de faux dieux, et ensuite, à identifier ces autres dieux à leurs images, comme s'il n'y avait rien de plus. Il a souvent été remarqué que cette idée, dans un sens, ne fait pas justice à ceux qui emploient des images dans leur culte. Les iconoclastes ne voient que l'image, et s'imaginent que l'adorateur qui utilise une telle image est en train de se prosterner devant un simple objet matériel. Mais les iconoclastes sont en train d'interpréter ce que fait l'adorateur. Pour celui-ci, l'image est une représentation d'une puissance divine, qui ne se limite pas à l'objet lui-même, mais qui est symbolisée ou figurée par l'objet. Néanmoins, cette conception « injuste » des idoles est devenue, dans les pages de l'Ancien Testament, l'idée prédominante concernant les images taillées¹³.

Voilà ce qu'on prétend, en y ajoutant souvent la moralité suivante : c'est que nous devons éviter nous aussi de condamner, à cause de notre ignorance, ceux dont les objets ou les formes d'adoration sont différents des nôtres. Cette façon de neutraliser la condamnation formulée par l'Ancien Testament contre l'idolâtrie est particulièrement attrayante pour les partisans du pluralisme religieux¹⁴. C'est aussi une façon de transférer à l'Ancien Testament notre propre sentiment de supériorité religieuse (et morale). Puisque les outils modernes de l'anthropologie appliqués à la religion humaine nous permettent maintenant (d'après ce qu'on prétend) de comprendre quelle est la véritable dynamique spirituelle de ce que le peuple d'Israël se permettait, lamentablement, de ridiculiser, il n'y a plus lieu d'être restreint par l'exclusivisme étroit et ignorant de ces textes polémiques de l'Ancien Testament.

Cette idée relativement courante me paraît toutefois refléter une plus grande méprise, une plus grande condescendance et une plus grande injustice au sujet des Israélites que ce qu'on voulait, précisément, leur reprocher. Il me semble tout à fait évident que l'auteur de la vaste polémique contre les dieux de Babylone comprenait parfaitement bien la distinction qu'il était censé y avoir entre les idoles en tant qu'objets matériels, et les dieux que ces objets représentaient. Il comprenait tellement

13. John BARTON, « "The Work of Human Hands" (Ps 115.4). Idolatry in the Old Testament », *Ex Auditu* 15, 1999, p. 67.

14. Voir, par exemple, la perspective d'un pluraliste dans W. Cantwell SMITH, « Idolatry in Comparative Perspective », dans John HICK et Paul F. KNITTER, *The Myth of Christian Uniqueness*, Maryknoll/Londres, Orbis/SCM Press, 1987, p. 53-68.

bien la théologie païenne sur ce point, qu'il était même capable de l'utiliser de manière très visuelle dans le but de critiquer les idoles, les dieux et leurs adeptes tous ensemble. Ainsi, dans Ésaïe 46.1-2, il décrit les grands dieux de Babylone (Bel et Nebo) comme étant dans le ciel. Mais ils se penchent vers la terre. Pourquoi? Parce que leurs idoles menacent de tomber des « bêtes de somme » sur lesquelles elles ont été chargées. Le prophète sait très bien que dans la pensée babylonienne, les statues ne sont pas en elles-mêmes des dieux. Les dieux, invisibles, se trouvaient quelque part « là-haut ». Leurs statues quant à elles étaient visibles et se trouvaient ici-bas. Mais ce qu'il veut dire, c'est que ces dieux-là, quoi qu'en pensent les Babyloniens, sont en fin de compte totalement incapables de sauver même leurs propres statues, ni à plus forte raison ceux qui leur rendent un culte. Au contraire, ces dieux deviennent des fardeaux encombrants pour ceux qui leur rendent un culte et qui se sentent obligés de sauver eux-mêmes ces statues, par quelque moyen que ce soit, si indigne soit-il. Ainsi, les dieux du ciel babylonien se trouvent contraints d'abandonner leurs statues et de les confier aux bons soins de mules grotesques qui avancent en titubant dans les rues de Babylone.

Ce discours satirique de la part du prophète n'est pas fondé sur l'ignorance mais sur une grande perspicacité. En fait, tout le poids de cette caricature présuppose et dépend d'une juste compréhension de la distinction faite par les Babyloniens entre les objets eux-mêmes et les dieux que ces objets étaient censés représenter. Le prophète savait très bien que les Babyloniens faisaient une différence entre leurs idoles en tant que statues et les dieux eux-mêmes. Ce qu'il veut dire, c'est que ces prétendus dieux qui n'arrivent même pas à sauver leurs propres idoles se révèlent inoffensifs et ridicules.

Il y a d'autres signes, dans des textes narratifs plus anciens, qui montrent que les Israélites n'étaient pas aussi obtus que ce que les pluralistes, avec leur complexe de supériorité, aimeraient nous faire croire. Les Israélites percevaient très bien le fait que les statues et les autels n'étaient pas, en eux-mêmes, équivalents aux dieux qu'ils représentaient. Cela ne les empêchait pas pour autant de se moquer de l'impuissance de ces pseudo-dieux. Joas, le père de Gédéon, affronte une foule hostile après que son fils a renversé l'autel de Baal et le poteau d'Ashéra qui se trouvaient dans le village. Ses paroles expriment très intelligemment l'absurdité d'un dieu qui a besoin qu'on le défende, alors qu'un dieu, ça sert normalement à défendre plutôt qu'à être défendu. Tout dieu devrait au moins être capable de défendre son propre territoire et son propre totem. « Est-ce à vous de défendre la cause de Baal? Est-ce à vous de lui

venir en aide? [...] Si Baal est dieu, qu'il se défende lui-même, puisqu'on a démoli son autel » (Jg 6.31).

La tendance de Baal à désertir son poste lorsque ses adorateurs ont le plus besoin de lui a provoqué des sarcasmes encore plus cinglants de la part d'Élie. Achab avait construit un autel à Baal et un poteau d'Ashéra. Jézabel avait à son service quatre cents prophètes de Baal. Quel qu'ait été le lieu spirituel de la demeure de Baal, celui-ci n'était en tout cas pas auprès de l'autel dressé par ses adeptes fanatiques sur le mont Carmel. La moquerie à laquelle se livre Élie consiste en un argument *ad hominem* contre leur supposition selon laquelle Baal est un dieu, après tout, et puisqu'il est un dieu, il doit bien se trouver quelque part. Élie leur dit : « Criez plus fort! Puisqu'il est dieu, il doit être plongé dans ses réflexions, ou il a dû s'absenter, ou bien il est en voyage! Ou peut-être dort-il et faut-il le réveiller » (1 R 18.27).

Il y a un autre récit admirablement comique, qui pourrait être perçu comme réfutant délibérément l'idée selon laquelle des objets matériels peuvent être un avec les dieux qu'ils représentent. Les Israélites s'imaginaient qu'en emmenant au combat l'arche de l'alliance, ils pouvaient provoquer automatiquement la présence et le soutien de YHWH. Les Philistins, au départ, s'imaginaient la même chose et tremblaient de peur. Mais les événements qui suivirent prouvèrent que les deux camps avaient tort (1 S 4.1-11). YHWH ne pouvait être identifié à aucun objet parmi ceux qu'Israël possédait et manipulait, pas même à un objet que YHWH lui-même avait institué et dont la fabrication avait répondu à ses propres directives. Mais ensuite, alors que l'arche suit son parcours fâcheux d'une ville des Philistins à une autre, les Philistins vont apprendre très clairement à faire la distinction entre l'objet lui-même et le Dieu d'Israël qu'il représente. L'arche, c'est l'objet matériel dont la présence est indésirable, mais ce qui frappe les Philistins, c'est la main de YHWH, le Dieu d'Israël (1 S 5.6-12). Le thème de la caricature et le présupposé théologique sont les mêmes que dans Ésaïe 46.1-2 où le prophète les utilise contre les puissants dieux de Babylone.

Ce qui nous ramène à notre sujet. Tout en étant absolument conscients de ce que les *idoles* signifiaient pour ceux qui se prosternaient devant elles, les Israélites les fustigeaient néanmoins comme étant « des ouvrages faits par des hommes ». Qu'est-ce que cela voulait dire, alors, concernant les *dieux* qui étaient représentés par ces idoles? La conclusion radicale qu'il faut en tirer, c'est que les psalmistes et les prophètes ne faisaient pas de distinction entre les objets et les dieux qu'ils représentaient, *non pas parce qu'ils ne savaient pas que cette distinction existait dans*

l'esprit des païens, mais parce qu'en fin de compte, une telle distinction n'existait pas en réalité.

Les idoles en tant qu'objets étaient évidemment fabriquées par des hommes. Et quoi qu'en pensaient les adorateurs païens ou les Israélites qui étaient tentés de les imiter, les pseudo-dieux représentés par ces idoles n'étaient rien d'autre, eux non plus, que des inventions humaines. Ces « dieux » n'étaient pas *divins* en réalité, et ne jouissaient d'aucun pouvoir *divin*, car un tel caractère et un tel pouvoir n'appartenaient qu'à YHWH seul. Le fait que ces dieux, d'après les mythes et la foi de leurs adorateurs, étaient censés demeurer dans une autre sphère normalement invisible pour les hommes ne changeait rien à leur statut en tant que produits de l'imagination humaine. L'invisibilité n'est pas en soi une preuve de divinité. Ainsi, en déclarant au sujet des idoles qu'elles étaient « des ouvrages faits par des hommes », ce que n'importe qui pouvait constater par soi-même étant donné que ces objets étaient bel et bien le produit des efforts et du savoir-faire des hommes, les Israélites ne faisaient pas qu'enfoncer une porte ouverte. Après tout, les païens eux-mêmes auraient été d'accord sur ce point ! Dans l'esprit des païens, les statues représentant des idoles étaient, bien entendu, des ouvrages humains. Non seulement tout le monde le savait, mais les païens tiraient une véritable fierté du savoir-faire et de l'investissement qu'ils mettaient dans la fabrication de ces objets majestueux (ce qui est toujours vrai dans certains pays comme en Inde, où les idoles occupent une place importante dans la religion populaire). Les théologiens d'Israël *incluaient* bien plutôt dans leur appréciation des idoles tout ce que ces idoles étaient censées représenter dans l'esprit de leurs adeptes, c'est-à-dire également les dieux eux-mêmes. Ces pseudo-dieux étaient tout autant des inventions humaines que leurs statues.

Pour John Barton, c'est à Ésaïe que le peuple d'Israël doit cette découverte au sujet des dieux. Ceux-ci ne sont pas, en réalité, des sources alternatives de puissance *divine*, mais seulement des « produits » humains¹⁵.

[Ésaïe] rejette l'idée selon laquelle les autres dieux sont autant de sources alternatives de puissance divine, distinctes de YHWH, et les présente plutôt comme des produits de l'imagination des hommes. Pour Osée, il ne fallait pas chercher à s'allier avec d'autres nations car en faisant cela, on risquait d'être séduit par leurs dieux, qui se présentaient comme des sources alternatives de puissance divine, interdites aux Israélites. Mais pour Ésaïe, placer sa confiance dans des nations

15. John BARTON, « The Work of Human Hands », p. 63-72.

étrangères ne signifie rien de plus que se confier en des forces humaines. « L'Égyptien est un homme, il n'est pas Dieu, et ses chevaux sont des créatures terrestres. Ce ne sont pas des êtres surnaturels » (És 31.3). De la même façon, les dieux des autres nations ne sont en aucun cas des dieux, mais seulement des fictions humaines; ils ont été inventés par des hommes et peuvent être présentés comme « les œuvres de leurs mains » (2.8). Se confier en un dieu étranger ne veut pas dire qu'on se confie en une autre force [divine], même interdite, mais en quelque chose qui a été conçu par des êtres humains et donc, qui ne peut pas être plus fort qu'eux. C'est pourquoi dans Ésaïe, l'infidélité n'est pas décrite en termes d'*apostasie* comme si l'on pouvait se séparer de Yahvé pour se rallier à d'autres dieux qui seraient véritables, mais plutôt en termes de *stupidité* puisque ce qui est considéré dans le culte des idoles comme étant une force divine n'est en réalité pas plus puissant que les adorateurs eux-mêmes¹⁶.

Sur ce point, à mon avis, Barton a tout à fait raison¹⁷. Il a perçu quelque chose d'assez radical et de profond dans cette évaluation que fait Israël de l'idolâtrie, quelque chose qui a d'importantes répercussions pour la missiologie. Excepté le Dieu unique et vivant, tous ces dieux auxquels les gens rendent un culte appartiennent à l'ordre créé et sont dépourvus de toute existence divine objective. S'ils ne sont pas des objets appartenant à la création matérielle (tels que le soleil, les étoiles, ou les êtres vivants), et s'ils ne sont pas des démons ou de quelconques esprits, alors ils sont nécessairement « des ouvrages faits par des hommes » (et c'est ainsi qu'ils sont le plus souvent présentés). *En fait, ces dieux prétendus ne diffèrent en rien des idoles qui les représentent; les deux sont des fabrications humaines.* En leur rendant un culte, nous vouons allégeance, nous attribuons un pouvoir et une autorité, et nous nous soumettons à quelque chose que nous avons nous-mêmes créé. En fin de compte, la satire que l'on trouve dans Ésaïe 44.9-20 est très juste : il n'y a *en principe* aucune différence entre le vulgaire fétichiste et l'adepte d'icônes sophistiquées représentant les grands dieux de Babylone. Que l'adepte s'adresse au morceau de bois qu'il a sculpté pour lui-même comme si cet objet était un dieu (És 44.17), ou qu'il invoque les dieux

16. *Ibid.*, p. 66.

17. Sauf que je ne partage pas l'avis de Barton concernant la différence entre Osée et Ésaïe. Je doute qu'Osée ait pu s'imaginer, contrairement à Ésaïe, que les dieux des nations avec lesquelles Israël se liait politiquement avaient une existence divine objective, parallèlement à YHWH (notamment quand on voit la façon dont il les rejette comme étant des ouvrages humains dans Os 8.4, 6; 13.2; 14.4). Je suis donc d'accord avec l'analyse que fait Barton du sens des paroles d'Ésaïe, mais je ne suis pas convaincu qu'il s'agisse tellement d'une « découverte ».

invisibles de la nation, prétendument représentés par de magnifiques statues (És 46.7), dans les deux cas l'adorateur s'adonne à un exercice totalement futile. Que l'idole soit le produit de l'imagination humaine collective ou l'ouvrage des mains d'un homme en particulier, il n'y a de toute façon en elle pas de salut.

Il me semble important de remarquer que la plupart des références qui sont faites aux dieux et aux idoles comme étant des ouvrages faits par des hommes apparaissent dans des contextes où ce sont particulièrement les dieux de telle nation ou de tel État qui sont visés. C'est dans ce contexte en effet que le pouvoir de ces dieux semble être le plus grand, et que les affirmations radicales d'Israël à leur sujet sont, naturellement, les plus anticulturelles et les plus polémiques. Ces grands dieux nationaux doivent certainement être de puissantes divinités! Pas du tout, répondent les prophètes; en fait ils ne sont pas plus puissants que les gens qui les fabriquent. Et en les fabriquant, bien sûr, les chefs des nations ont donné corps à leur propre orgueil, leur propre avidité et leur propre agressivité. Les dieux nationaux sont l'exemple ultime de la déification de l'orgueil humain, mais ils ne sont pas davantage que des inventions humaines.

Qu'est-ce que cela voulait dire, par exemple, que les grands dieux de l'Assyrie avaient vaincu les dieux plus faibles des petites nations autour de Juda? Cela voulait simplement dire que le roi assyrien, avec ses armées, avait ravagé ces pays avec beaucoup de cruauté et d'avidité (És 10.12-14). Cette interprétation était faite, en effet, par le roi assyrien lui-même et par son porte-parole (2 R 18.33-35). Dans leur esprit, les événements qui se passaient sur le plan des rois et des armées reflétaient ce qui se passait sur le plan des dieux. Un roi pouvait donc sans difficulté prétendre avoir vaincu des dieux. Les rois et les dieux étaient interchangeables aussi bien en grammaire que sur le terrain. Les prophètes d'Israël acceptaient ce point de vue à un certain niveau, mais à un autre niveau, ils le rejetaient catégoriquement. La scène internationale constituait en effet la sphère de l'action divine (ils étaient d'accord sur ce point). Mais au lieu d'être le théâtre de rivalités entre de multiples dieux (sur ce point, ils n'étaient pas d'accord), il n'y avait en fait dans cette sphère qu'un seul être divin qui pût agir, à savoir YHWH, le Dieu d'Israël, à qui Ézéchias pouvait dire : « C'est toi qui es le seul Dieu pour tous les royaumes de la terre, c'est toi qui as créé le ciel et la terre » (2 R 19.15). Les dieux auxquels les Assyriens attribuaient leur victoire, tout comme les dieux des nations qui avaient été pillées, n'étaient « pas Dieu », ou « pas des dieux ». Ils n'avaient aucune part à l'existence divine souveraine qui était celle de YHWH seul, mais ils étaient bien plutôt « des objets fabriqués par des hommes » (v. 18).